

PRÉFACE

ÉLOGE DE LA RUPTURE

Il ne serait pas insensé de voir Eduardo Monteverde comme un René Guénon athée et laïque qui aurait pu rasséréner André-Gide. L'écrivain mexicain a choisi d'aller beaucoup plus loin que l'ésotériste français. Lui écrit des essais, des chroniques, des contes, des romans et de la poésie. S'il ne peut en aucun cas admettre la notion de « non-humain », c'est avec la même vigueur qu'il rejette le sentiment et la morale comme éléments essentiels de l'être humain. Pour beaucoup d'auteurs, la question de savoir si la littérature est faite de bons ou de mauvais sentiments est désormais caduque. Les écrivaines et les écrivains latinoaméricains y ont assurément contribué. Et la littérature n'a pas cessé de donner la meilleure éducation sentimentale. Les contes d'Eduardo Monteverde ici réunis illustrent précisément le propos qui précède. On y trouvera la démarche et les convictions d'un auteur, médecin et journaliste, qui a fait le choix de la littérature pour dénoncer les lâchetés, le cynisme et la férocité qui gouvernent notre temps.

Eduardo Monteverde s'appuie sur la réalité pour établir son œuvre. Mieux encore, c'est la vie, celle des autres et surtout la sienne qui en sont la base : il y a le Mexique, lieu d'observation tristement probant ; son expérience de plusieurs vies ; son action menée dans de nombreux domaines ; sa vocation pour la médecine et l'écriture.

De nos jours, les voies de l'érudition et du savoir ne sont pas les plus séduisantes ni les plus respectées. Proposer de les reconnaître et de les suivre n'est pas le plus aisé. Au contraire, on appelle « culture », un immense conglomérat de savoirs et de créations « artistiques ». Et cette masse confuse ressemble plus à un simple loisir vite consommé et aussitôt resservi.

Mieux vaut prévenir la lectrice et le lecteur, habitués consentants de cette production, qu'ils ne seront pas à l'aise avec la difficulté et la rugosité de ces textes. Raconter une histoire en évoquant des faits, des lieux et personnages historiques en se référant aux mythes, aux symboles, aux arcanes et aux légendes de l'univers connu, requiert de la connaissance, de l'effort et de la curiosité, en un mot, de l'attention de la part du lecteur. D'autant plus que le choix de la langue et du style, souvent proches de l'expression poétique, ne suit pas toujours l'orthodoxie ou la discipline syntaxique et moins encore les codes rédactionnels de la narration simple et directe.

Par ailleurs, la rigueur scientifique est là pour que les spiritualités ne se confondent pas avec la croyance, la foi, la superstition et le dogme. Praticien, penseur et activiste, Eduardo Monteverde connaît les valeurs et les bienfaits de l'exemple, de la didactique et du dialogue.

Lecteur unidimensionnel, il sait éviter la tentation « imitatoire », mais dans son écriture souffle l'esprit de Poe, Faulkner, Conrad, Rulfo, Cossery ou Char.

En dénonçant les théories toutes faites ou le « prêt-à-penser » (entre multiculturalisme et indigénisme, par exemple), en décrivant les actuelles « forces du mal » (les collusions plus ou moins visibles des États avec la tentaculaire délinquance finement organisée, entre autres), ces contes nous font comprendre que dans la religion capitaliste le « progrès » qui méconnaît, oublie ou veut ignorer la tradition, s'abolit lui-même pour mieux se cannibaliser.

Mais si l'acte de révolte doit continuer, il doit évoluer. Julio Cortázar l'a annoncé avec *Marelle* dans les années 60 : « Rien n'est perdu si on a le courage de proclamer que tout est perdu et qu'on doit tout recommencer. »

De quoi convenir avec le philosophe italien Giorgio Agamben¹ que « la profanation de l'improfanable est la tâche politique de la génération qui vient »¹.

Une profanation qui pourrait s'attaquer à ce qui fut d'abord profane et que le temps sacralisa : le capital, le marché, les fabriques du fanatisme.

Jacques Aubergy.

¹ Agamben, Giorgio, Profanations, Rivages poche, 2005.